

« FUMER CRÉE LE SILENCE »



LE GRAND ENTRETIEN ▾ RENAUD CAPUÇON

LE violoniste Renaud Capuçon a fumé son premier cigare à l'envol de sa carrière. Il avait vingt ans, c'était le plus bel âge de la vie. Depuis, il fume régulièrement,



seul ou avec des amis, sur une terrasse ou dans son jardin, à l'écart de son épouse Laurence Ferrari et de leur fils de deux ans et demi, dont il s'occupe le plus possible entre ses multiples tournées.

C'est dans les fumerolles d'un *Siglo VI* qu'il a en partie pensé la première édition du festival de Pâques d'Aix-en-Provence (26 mars-7 avril), dont il est avec Dominique Bluzet le programmateur. L'idée est d'y mêler les habitants de la ville, et particulièrement sa jeunesse. On y trouvera, parmi beaucoup de jeunes talents, des musiciens

aussi renommés que le baryton Matthias Goerne, le pianiste Daniil Trifonov ou le violoniste Gidon Kremer. Une *Passion* de Bach ouvrira chaque année les festivités : cette fois, celle de saint Jean, interprétée par le Chœur Accentus et le Concerto Köln, sous la direction de Laurence Equilbey. Capuçon fermera le festival en jouant avec la pianiste Hélène Grimaud des sonates de Debussy, Schumann et Ravel. Une compilation de son travail en trois disques sort chez EMI et à l'automne prochain, on entendra un enregistrement du *Concerto pour violon n° 3* de Saint-Saëns.

Au physique, c'est un petit homme au regard mobile et amusé, vif et costaud, tout en jeunesse et en solidité. Sa boîte à violon l'accompagne. Sa spontanéité souriante et mitraillée relève du coup d'archet ou d'épée. Le musicien, se dit-on, aurait pu être torero. On verra dans l'entretien qu'il nous a accordé que musique et cigare se suivent et se ressemblent, donc s'assemblent, au cœur d'un certain silence d'où jaillissent les notes de l'une et les bouffées de l'autre. Il en naît des souvenirs d'instruments, de concerts et de maîtres : le cigare, comme la musique, est une discipline qui adoucit les mœurs.

L'Amateur de Cigare : Votre premier cigare ?
Renaud Capuçon : À Berlin, en 1995. C'est Claudio Abbado qui me l'a offert. Nous étions à table. J'avais vingt ans et je n'y connaissais rien. C'était après un concert de l'Orchestre Gustav Mahler, des jeunes venus de toute l'Europe, que j'avais écouté. J'étais venu pour rencontrer Abbado. Est-ce parce que ce cigare était particulièrement bon ou parce que c'était lui qui me l'avait donné ? En tout cas, je l'ai aimé. Et je me suis mis à fumer régulièrement.

Jamais
je ne pars
en tournée
sans
cigares.



L'ADC : Êtes-vous allé à Cuba ?

R. C. : En 1999, également avec Abbado et ce même orchestre. Je me suis promené un peu, j'ai visité la fabrique H. Upmann. J'étais fasciné par les ouvrières qui roulaient le tabac. À cette époque, je devais fumer dix cigares par an. Là-bas, j'en ai fumé davantage. C'est dans l'air. Et j'en ai rapporté à Daniel Barenboim, qui en fume deux par jour et qui m'avait passé des commandes précises. Pablo Casals fumait. Nathan Milstein fumait. Sans doute fumait-on davantage dans leurs générations.

L'ADC : Avez-vous rencontré Fidel Castro ?

R. C. : Oui. À La Havane. On y jouait la *Septième Symphonie* de Mahler et on a fait deux concerts. Castro est venu à l'un des deux. Ensuite, il a invité l'orchestre au palais présidentiel. Tout l'orchestre ! On nous a offert des tas de cigares et il a fait un long discours. Le trompette solo avait lui aussi préparé son discours, assez polémique sur la situation à Cuba, et il l'a dit, debout. Il y a eu un flottement. Puis il y a eu un moment drôle. À l'entrée du palais, on nous avait demandé de laisser nos appareils photo : il n'y avait que le photographe officiel pour avoir le droit de mitrailler. Je me suis dit : « C'est trop con, tu vois Castro, c'est l'Histoire

LE GRAND ENTRETIEN ▾ RENAUD CAPUÇON



vivante, pas question de laisser ton appareil au vestiaire, surtout qu'il est tout petit. » À un moment, je me suis approché de lui et j'ai sorti l'appareil, je lui ai dit : « On peut ? » Aussitôt, il a pris la pose. Je me suis approché encore et j'ai dit : « On peut faire une photo avec vous ? » Il a accepté. Je me suis mis à côté de lui et j'ai mis la main sur son épaule. Son garde du corps est intervenu et m'a dit en souriant : « Non, ça, c'est un peu trop ! » J'ai fait développer les photos en Italie, juste après. Quand il me les a rendues, le vendeur m'a dit : « C'est incroyable, il y a un type à côté de vous, c'est le sosie de Fidel Castro ! »

L'ADC : Quels cigares fumez-vous ?

R. C. : Je viens de découvrir le Don Horacio del Monte, un cigare du Costa Rica, il est magnifique. Sinon, je fume des *Petit Robustos* de Hoyo de Monterrey, vers midi. Des *Partagas D4* et *D5*. Des *Small Club* de Punch. Des *P2* de Partagas, des *Eagle* de Montecristo Open, le soir des *Siglo VI*. Et aussi des *Epicure N° 1*. J'en achète régulièrement, en petite quantité pour qu'ils ne sèchent pas, et je me balade avec une poche humidifiée dans laquelle j'en mets une quinzaine. Cette poche ne me quitte pas. Jamais je ne pars en tournée sans cigares.

L'ADC : Quand et comment fumez-vous ?
R. C. : Je ne suis pas « drogué » : le cigare est un plaisir choisi, qui accompagne des moments extrêmement précis, toujours privilégiés. Chaque fois que je peux fumer après un concert réussi, je le fais. Résultat, je fume plus souvent en été, parce qu'on peut fumer dehors. Je me souviens d'un concert à New York en hiver, avec Barenboim. On était en manteau

Je me bats
contre la
mauvaise
image du
fumeur
de cigares.

et on cherchait un lieu dans la nuit pour fumer. On a dû renoncer. Les États-Unis, ce n'est pas facile. Et le reste du monde de moins en moins. Je suis un peu nostalgique des bars d'hôtel où l'on pouvait fumer, même si je comprends à quel point ce pouvait être difficile pour les autres. Il n'y a pas longtemps, ma mère m'a dit que me voir fumer la gênait. Je comprends la gêne, et je ne fume jamais dans des endroits publics, mais je me bats contre la mauvaise image du fumeur de cigare. Pourquoi l'associer au bling-bling, à la vulgarité, à l'argent ? Moi, j'aime fumer dans un beau paysage, discrètement, ou dans mon jardin. Puis un cigare par semaine coûte moins cher qu'un paquet de cigarettes par jour. Je n'ai d'ailleurs jamais fumé de cigarettes.

L'ADC : Dernier cigare fumé ?

R. C. : Hier. On a terminé dans la matinée avec l'Orchestre de Radio France un enregistrement du troisième concerto de Saint-Saëns. Ensuite, on est allés déjeuner et j'ai fumé un cigare pour fêter la fin de l'enregistrement. J'en ai donné un au jeune chef, Lionel Bringuier, qui n'avait jamais fumé. Il y a aussi le cigare du retour, quand je rentre de tournée. Chez moi, fumer crée souvent le vide et le silence dans lesquels je pense mes programmes. Il m'arrive aussi d'écouter de la musique en fumant.

L'ADC : Quelle musique ?

R. C. : Wagner, Strauss, Brahms, qui est enveloppant, capiteux. D'ailleurs, Brahms fumait le cigare. Fumer, ce n'est pas du vent ! Ça suscite des idées. Cet été, en vacances, j'ai beaucoup fumé en lisant un gros livre sur le violoniste Adolf Busch, qui incarne pour moi l'accès à la musique et le courage. En 1933, il quitte l'Allemagne parce que les nazis lui interdisent de jouer avec Rudolf Serkin, sous prétexte qu'il est juif. Busch s'installe à Bâle. Les nazis viennent le voir en procession pour qu'il rentre : il était un monument national. Savez-vous ce qu'il leur répond ? « Je rentrerai quand Hitler, Goering et Himmler seront pendus. »

L'ADC : Fumez-vous en écoutant Bach ?

R. C. : Non. Bach, je l'écoute le matin, en ce moment les *Partitas* jouées par Perahia. Ça fait un bien fou. J'ai l'impression de prendre une douche. Je n'ai toujours pas joué ses sonates pour violon seul, je ne me sentais pas prêt, je les jouerai dans la quarantaine. C'est le bon âge. →

LE GRAND ENTRETIEN ▽ RENAUD CAPUÇON

→ **L'ADC** : Y a-t-il des gens avec qui vous fumez rituellement ?

R. C. : Tous les quinze jours, vers seize heures, je vais chez mon voisin Jacques Chancel. J'apporte deux cigares, différents à chaque fois, et pendant une heure et demie, dans son bureau, on refait le monde en fumant. Je rêve d'avoir un bureau comme le sien où je pourrais fumer. Nous nous sommes rencontrés il y a trois ans, à la Fondation Polignac, après un concert. C'était comme si je le connaissais depuis toujours. Il me parle de ses « Grand Échiquier », de ses « Radioscopie », de sa vie. Il me parle de Christian Ferras, de Rostropovitch, de Menuhin, qu'il a si souvent invités. Il a tant vécu ! Et puis il a cette formidable voix... Quand je l'entends sur mon téléphone, à chaque fois, je me pince. Aller chez lui est une parenthèse enchantée.

L'ADC : L'un de vos maîtres, Isaac Stern, fumait aussi. Comment l'avez-vous rencontré ?

R. C. : Au festival de Montreux, en 1988. J'avais douze ans. Il a joué la première sonate de Bartok, les sonatines de Schubert et de Dvořák. C'est le premier grand violoniste que j'ai vu de près. Ensuite, la vraie rencontre a eu lieu à Verbier, en 1995. Il faisait une master class pendant quinze jours. J'avais été sélectionné. Nous étions dix, un par pays. À cette époque, Stern était l'Himalaya. Il faisait énormément de carrières. Nous sommes arrivés un soir à vingt-trois heures, un mot de lui nous informait que les auditions commençaient le lendemain à neuf heures. Il mettait la pression. J'ai travaillé jusqu'à quatre heures du matin dans ma chambre. C'était ridicule, j'aurais mieux fait de dormir. Le matin arrive. Silence total. Il dit : « Bonjour ! Qui veut commencer ? » Personne ne répond. Il répète sa question. Au bout de trente secondes, j'ai dit : « OK ! J'y vais. » J'ai joué le début du concerto de Sibelius et de la première sonate de Bach. Ça a duré dix minutes. Maintenant, je sais qu'en quelques secondes, on sait ce que vaut un musicien : son entrée en scène, sa manière d'accorder l'instrument, si le type a des nerfs ou pas. C'est presque instantané.

L'ADC : Que vous a appris Stern ?

R. C. : Il a mis des coups de projecteur essentiels sur des choses que mon professeur, Veda Reynolds, m'avait déjà dites, mais c'est comme avec les parents, on n'écoute les conseils que lorsqu'ils viennent de l'extérieur. À Verbier, je l'ai toujours vu fumer le cigare. À la fin du séjour, je lui ai demandé une lettre de recommandation pour des sponsors. Il m'a écouté sans presque rien dire. Deux semaines après, je l'ai reçue. La seule lettre qu'il ait écrite. Il a dit que

je méritais tout ce qu'on pouvait faire pour développer ma carrière. J'ai gardé cette lettre, un talisman, mais je ne l'ai jamais utilisée. Il est mort en 2001, quatre ans avant que je rachète le violon sur lequel il a joué pendant cinquante ans. Il ne l'aura pas su.

L'ADC : Comment avez-vous acquis ce violon, le célèbre guarnerius « Panette » de 1737 ?

R. C. : Stern l'avait acheté en 1947, pour un prix qui fait rêver. En 1968, il achète un autre guarnerius. À partir de cette date, il joue six mois sur l'un, six mois sur l'autre. Sur les enregistrements d'avant 1968, je reconnais le mien. Après, c'est plus difficile. En 1994, il revend le Panette à un collectionneur de Seattle, M. Fulton. Onze ans plus tard, une banque le rachète, la Banque suisse italienne, et me le propose. J'avais alors un stradivarius magnifique. J'avais essayé d'autres violons, aucun ne me convenait. Connaissant mon amour pour la sonorité de Stern, j'imaginais que le Panette pouvait me plaire. Je vais donc à Lugano. Trois violons m'attendaient dans la chambre : celui de Menuhin, un stradivarius, le Panette. C'était tard le soir, mon frère était avec moi. Quand j'ai essayé le Panette, ce fut le coup de foudre. J'ai eu des frissons, un senti-

ment de plénitude : la chaussure parfaite. J'ai joué la première sonate de Brahms. On ne s'est plus quittés.

L'ADC : Il est difficile à apprivoiser ?

R. C. : Le guarnerius est plus bourru, sauvage, qu'un stradivarius. Si le stradivarius est un grand bourgogne, lui est un grand bordeaux, avec du tannin. Il correspond à ma personnalité, car il m'amène vers d'autres couleurs que les miennes, plus sombres. C'est un pur-sang. Il faut apprendre le connaître, et il est tout le temps récalcitrant, presque tous les jours ! Si je ne vais pas bien, le violon se ferme. Quand une œuvre résiste, quand ça ne va pas, il réagit à mon malaise. Une œuvre est comme un lieu ou un cigare : si elle rappelle un mauvais souvenir, on ne l'aime plus. Il y a des œuvres que je n'ai plus envie de jouer, en tout cas pour l'instant. Par exemple, le concerto de Tchaïkovski. Je l'ai joué au début de ma carrière avec un chef qui m'a complètement bridé. Depuis, c'est un blocage.

L'ADC : On a vu comment vous fumiez, mais comment travaillez-vous ?

R. C. : Avec ma sourdine de plomb. Chez moi, au sous-sol. Par exemple, bientôt, je vais m'enfermer pendant des heures pour travailler le nouveau concerto de Pascal Dusapin. Et j'aime travailler dans les chambres d'hôtel : si on coupe le portable, on est protégé. ▽



➤ J'ai toujours vu Isaac Stern fumer le cigare.